

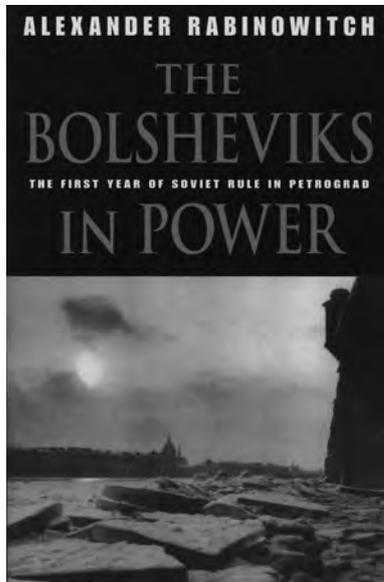
ALEXANDER RABINOWITCH

THE BOLSHEVIKS IN POWER

THE FIRST YEAR OF SOVIET RULE IN PETROGRAD

Indiana University Press, Bloomington, 2007, 496 p.

Analyse de Sarah Badcock*



Dans les numéros 4 et 5 de la revue *La brèche* nous avons publié divers articles ayant trait à des ouvrages récents portant sur la Révolution russe de 1917, entre autres le livre d'Alexander Rabinowitch. Ce débat ne relève pas d'un intérêt hanté par une histoire ayant marqué la gauche européenne (et internationale), en particulier son aile socialiste-révolutionnaire, communiste (à ne pas confondre avec stalinienne).

Certes, les expériences des révolutions allemandes (1918-1923), de l'occupation des fabriques en Italie (septembre 1920), du Front populaire (1934-1937) en France ou encore de l'essor énorme des luttes ouvrières en Italie (1969-1974) fournissent des champs d'études plus pertinents pour la réflexion présente. Quand bien même les pièges de l'analogie historique sont toujours dangereux dans la réflexion sur l'actualité.

Néanmoins, la survenue de la Révolution russe et de son désastre pavent encore, de manière plus ou moins explicite, une série de débats politiques dans la gauche radicale. Les prendre au sérieux s'impose donc.

Une question ressort souvent à propos d'Octobre 1917 : celle du « coup d'Etat » par les bolcheviques. Il nous semble que la réponse de l'historien S.A Smith est la plus adéquate à ce propos : « *La prise du pouvoir est souvent présentée comme un coup de type conspiratif contre un gouvernement démocratique. Cela avait tous les éléments d'un coup – encore que largement annoncé dans la presse – sauf qu'un coup implique la prise du pouvoir d'une machine d'Etat qui fonctionne. Or, il ne fait pas de doute que la Russie n'en*

disposait pas depuis février 1917. Les raisons de cet échec ne sont pas difficiles à identifier. Manque de légitimité tout d'abord ; le gouvernement provisoire reposait sur des socialistes modérés dans le Soviet de Petrograd, ce qui faisait que son mandat n'était pas ressenti comme impératif. Depuis l'été, il était emporté dans une cascade de crises – sur le front (de guerre), dans les campagnes, dans l'industrie, dans les régions périphériques non russes. Peu de gouvernements auraient pu faire face à une telle situation, et certainement pas sans pouvoir compter sur une armée. » (S.A. Smith, *The Russian Revolution*, Oxford University Press, 2004, p. 38).

Dans le prochain numéro de la revue, nous ferons un compte rendu de l'ouvrage récent d'Orlando Figes, *Les chuchoteurs. Vivre et survivre sous Staline*, Ed. Denoël, octobre 2009. (Réd.)

Alexander Rabinowitch a longtemps été considéré comme une figure majeure dans le champ de l'histoire révolutionnaire, sa réputation ayant été établie par sa série d'ouvrages sur la révolution à Petrograd (*Prelude to Revolution: The Petrograd Bolsheviks and the July 1917 Uprising*, Bloomington, 1968; *The Bolsheviks come to Power*, New York, 1976). Le livre dont nous faisons ici la critique est le dernier ajout en date à cet ensemble. Il s'agit d'une histoire minutieuse et soignée qui nous révèle les lacunes et qui explore les confusions d'une période étroitement définie.

Rabinowitch, comme tout érudit qui se respecte, ne craint pas de poser les questions importantes qui subsistent autour de cette période, ni d'aborder les problèmes fondamentaux. Cet ouvrage aborde la période qui s'étend de la prise de pouvoir par les bolcheviques en octobre 1917 aux célébrations de l'anniversaire de la révolution en octobre 1918.

Le livre *Les bolcheviques au pouvoir* est organisé en quatre sections et subdivisé par thème de manière sagement chronologique. La première section traite de la défaite des bolcheviques « modérés », la deuxième du Traité de Brest-Litovsk [3 mars 1918], la troisième des crises du printemps 1918 et du « soulèvement » des Socialistes-révolutionnaires de gauche (SR-G), et la quatrième couvre la terreur rouge à Petrograd et les célébrations d'Octobre 1918. Chacune de ces sections comprend une brève introduction et conclusion.

Rabinowitch conclut catégoriquement que « *ni l'idéologie révolutionnaire ni un modèle établi de comportement dictatorial ne sont très utiles pour expliquer les changements fondamentaux qui sont intervenus dans le caractère et le rôle politiques du parti bolchevique ou de ceux des soviets à Petrograd, entre novembre 1917 et novembre 1918, même si l'impact de l'une et de l'autre ne peut être totalement exclu* ». Il estime plutôt que « *les bolcheviques de Petrograd ont dû se transformer eux-mêmes : de rebelles, ils ont dû devenir des dirigeants sans le bénéfice d'un plan décidé à l'avance, ni même d'un concept* » (p. 390).

UNE ÉTUDE MÉTICULEUSE

Cet ouvrage est fondé sur l'étude d'un éventail complet de sources, y compris les procès-verbaux du parti bolchevique, des notes internes, des mémoires et de la correspondance, des fichiers de la Tcheka [acronyme pour Commission extraordinaire panrusse pour la répression de la contre-révolution, créée

81

* Sarah Badcock enseigne l'histoire russe des XIXe et XXe siècles à l'Université de Nottingham. Elle a publié en 2007 *Politics and the people in revolutionary Russia: A Provincial History*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007 (*La politique et le peuple dans la Russie révolutionnaire: Une histoire provinciale*), dans lequel elle étudie principalement la région de Kazan et de Nijnii-Novgorod. Cet article a été publié dans la revue *Against The Current*.

en décembre 1917, présenté comme ancêtre du GPU, police politique soviétique], des fichiers personnels et les archives d'autres partis, ainsi que des collections de documents publiés. Ces sources sont utilisées avec un soin et une minutie qui font de l'ouvrage un modèle pour la discipline.

Ce qui impressionne le plus est la franchise de Rabinowitch au sujet des inévitables silences et lacunes dans les sources. Par exemple, lorsqu'il décrit les célébrations par les bolcheviques en octobre 1918 de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre 1917, il nous dit qu'il pleuvait, que beaucoup de membres du parti ont fait des discours longs et passionnés, que les gens ont effectivement été nourris comme promis, et que les animations bien orchestrées se sont apparemment déroulées sans anicroche.

Ses sources n'ont pas permis de savoir comment les gens de la rue ont réagi à ces événements, et il n'est pas disposé à se lancer dans des spéculations. Cette transparence est une grande force, car elle permet aux lecteurs de comprendre que les processus historiques, en particulier au niveau personnel et intime, sont, dans une certaine mesure, impossibles à connaître, et que nous ne pouvons que spéculer en ce qui concerne les sentiments et les émotions des acteurs historiques moins connus.

Cette approche est beaucoup plus utile à nos facultés critiques que les déclarations grandiloquentes, pleines de certitude et finalement indéfendables sur « comment les gens se sentaient » qui encombrant les pages de beaucoup de travaux historiques. Le propre de l'étude de Rabinowitch, c'est de procéder à une analyse méticuleuse et minutieuse des événements dans leurs moindres détails, ce qui requiert une stricte périodisation. Cela est en contraste avec l'ouvrage de Peter Holquist (*Making war, forging revolution: Russia's continuum of crisis, 1914-1921*, Cambridge, Mass., 2002), qui a été important pour reconceptualiser le découpage en périodes de la révolution.

Alors que des études précédentes tendaient à se focaliser soit sur 1917, soit sur la guerre civile, Holquist a argumenté de manière convaincante dans son ouvrage que, à plusieurs points de vue, c'est le déclenchement de la Première Guerre mondiale en 1914 qui a marqué le début de la période révolutionnaire en Russie : peu à peu des pratiques étatiques militarisées ont commencé à infiltrer la vie civile, fournissant la base pour le jeune régime soviétique à venir.

Actuellement, il est généralement admis que la période révolutionnaire devrait être conceptualisée à partir de 1914 et s'étendre jusqu'à 1921 au minimum. D'une certaine manière, l'ouvrage de Rabinowitch s'inscrit contre cette tendance à élargir l'espace de temps considéré. Son premier ouvrage traitait des Journées de Juillet à Petrograd, le deuxième de la Révolution d'Octobre, et celui-ci couvre de manière très détaillée douze mois. Il est cependant clair que si les thématiques plus vastes de la période peuvent être prises en compte, ces études détaillées de périodes plus limitées nous permettent de mieux comprendre cette période complexe dans son ensemble.

Rabinowitch s'est focalisé sur Petrograd dans tous ses principaux ouvrages. L'historiographie semble enfin avoir réussi à rattraper son approche dans ce domaine, car la place des études régionales est devenue de plus en plus importante pour nous permettre de comprendre la période révolutionnaire.

Des ouvrages comme celui de Ronald Raleigh sur Saratov, d'Orlando Figes sur la région de la Volga et de Michael Hickey sur Smolensk ont été les premiers à suivre cet exemple. Plus récemment, il y a eu l'ouvrage de Peter Holquist sur le Don, celui de Erik Landis sur Tambov, celui d'Aaron Retish sur Viatka, celui de Stefan Karsch sur Voronèj et celui de l'auteure de la présente recension sur Nijni-Novgorod : tous ces ouvrages ont suivi cette approche, en explorant les complexités de l'expérience révolutionnaire dans des régions particulières, et ont ainsi complexifié et enrichi l'image de ce qu'a impliqué la période révolutionnaire russe^[1].

Cependant, ces études provinciales sont difficiles à situer dans la signification du contexte à défaut d'une compréhension détaillée des événements et des thèmes qui émergent à Petrograd, au cœur du pouvoir d'Etat, jusqu'au transfert de la capitale à Moscou en mars 1918.

LES LUTTES POLITIQUES

Un thème que l'on retrouve tout au long de l'ouvrage est le souci constant de tenir compte du contexte international dans lequel s'est jouée l'expérience révolutionnaire russe. On ne permet pas au lecteur d'oublier le méta-contexte dans lequel se sont situées les tentatives des bolcheviques de consolider leur pouvoir et qui a imprégné presque chaque aspect de leur politique.

Les décisions politiques de Lénine subissaient la contrainte de cette nécessaire focalisation sur les négociations de paix avec les puissances centrales (en particulier l'Allemagne). Rabinowitch explore avec lucidité la bataille sur cette question, que Lénine a finalement gagnée.

A la fin de l'été 1917, c'est l'engagement des bolcheviques pour la paix qui leur a permis de gagner les mencheviques de gauche ainsi que beaucoup de soldats. C'est également ce qui a retenu les bolcheviques modérés dans le parti en novembre malgré leurs profonds désaccords avec Lénine.

Par contre, la confusion était beaucoup plus grande en ce qui concernait le contenu de cette paix. Beaucoup de membres influents et de compagnons de route des bolcheviques parmi les Socialistes-révolutionnaires de gauche et les mencheviques de gauche étaient à la recherche d'une « paix prolétarienne universelle » par le moyen de la Révolution internationale, et envisageaient la poursuite d'une « guerre sainte ».

D'autres, avec Lénine à leur tête, étaient plus pragmatiques, et étaient convaincus qu'il était impossible de poursuivre la guerre vu l'état des troupes sur la ligne de front. Évaluant leur état, Lénine estimait que si les combats se poursuivaient, on ne pouvait, au mieux, s'attendre qu'à une retraite ordonnée. Petrograd serait prise au bout de quelques jours.

Rabinowitch met en évidence la couverture par la presse et les sentiments populaires soulevés par les négociations de Brest-Litovsk : alors que Lénine était prêt à conclure n'importe quels termes, d'importantes manifestations étaient organisées à Petrograd en décembre 1917 célébrant « la paix triomphale de Brest-Litovsk ». La discordance entre la perception populaire et la réalité diplomatique n'aurait pas pu être plus aiguë.

Le défi de Trotsky à l'égard de Lénine, avec son refus de signer un traité à Brest et sa formule « Ni guerre ni paix », a été ridicu-

lisé par la réaction allemande, qui a été de faire avancer l'armée allemande vers Petrograd (pp. 143-145, 160).

Un autre thème qui émerge tout au long de ce livre est l'insistance sur l'hétérogénéité qui existait à l'intérieur du parti bolchevique, et sur la force des modérés qui, pendant les premiers mois après octobre, ont cherché une coalition socialiste consensuelle et collaborative.

On nous rappelle que de nombreuses voix bienveillantes et tolérantes – une majorité d'après Rabinowitch – s'élevaient dans le parti, mais ont été défaits par Lénine. Le rôle de la situation internationale pressante apparaît beaucoup plus clairement : d'après Rabinowitch, les modérés ont été vaincus davantage par leurs craintes très réelles des menaces extérieures contre le jeune Etat soviétique que par l'intransigeance de Lénine.

Les négociations entre le puissant syndicat des cheminots, Vikzhel, et les bolcheviques suggèrent que, pendant les premières semaines après la Révolution d'Octobre, la majorité des bolcheviques voulait un gouvernement de coalition socialiste. L'ouvrage met en évidence les fortes pressions populaires qui s'exerçaient pour tenter d'obtenir la formation d'une coalition pour éviter une guerre civile. Lors d'une séance d'une commission de dirigeants bolcheviques préparant des recommandations sur la forme que devrait prendre le nouveau gouvernement, un travailleur de la fabrique d'Oboukhov a déclaré : « *Mettez une fin à cela, entendez-vous ? Finissez-en... Des gens sont déjà en train de s'attaquer avec des baïonnettes... Au diable les dirigeants et les partis... Pendez les Lénine, les Kerenski et les Trotsky... Nous avons besoin d'un accord et nous ne partirons pas sans cela !* » (p. 30)

En fin de compte, le refus de Lénine d'accepter une coalition réunissant tous les socialistes l'a emporté, mais uniquement lorsque Lénine a utilisé sa dernière cartouche : la menace de scinder le parti. Pour éviter ce danger à un moment où beaucoup d'ennemis extérieurs et intérieurs menaçaient le nouvel Etat socialiste, les opposants de Lénine ont préféré démissionner du comité central.

LA CRISE ET LA TERREUR ROUGE

Rabinowitch évoque, avec des résonances douloureuses, le sentiment de crise suscité pendant cette période par les menaces à la fois d'une invasion étrangère imminente et par l'opposition intérieure au nouveau régime. Cette impression de crise a fourni l'élan pour une escalade de la violence et de la répression par l'Etat.

La panique suscitée par une invasion apparemment imminente de Petrograd par les Allemands a facilité les annonces par le nouveau régime des premières fusillades arbitraires, d'abord de criminels de droit commun, et plus tard de « contre-révolutionnaires ». L'ouvrage évoque une vision terrifiante d'arbitraire croissant et de violence désinvolte.

La Terreur rouge, cette explosion de violence en septembre 1918, a été plus chaotique et sanglante à Petrograd qu'à Moscou, avec plus de 800 personnes tuées, dont beaucoup de petits-bourgeois et de militants politiques innocents. Cette violence n'était pas seulement orchestrée par l'Etat, il y avait également une violence « sauvage » exercée par certains travailleurs de Petrograd qui ont utilisé l'effondrement des normes pour régler des comptes et mener une guerre de classes.

Malgré sa conscience du développement de ce climat de violence populaire, Rabinowitch considère que ce sont avant tout Lénine et Trotsky qui furent les architectes de la guerre de

classes et de la violence croissante. Les bolcheviques se sont montrés prêts à réprimer sans merci ceux qui dans le cœur de leur territoire étaient supposés être leurs partisans. En l'espace d'une année, les voix dissidentes et le débat à l'intérieur du parti et dans les forums publics ont été réduits au silence.

Le discours brutal de Trotsky à propos de l'interdiction du parti libéral de Russie, le parti constitutionnel-démocrate [KD, les « Cadets » – formation centrale dans le premier gouvernement du Prince G.E. Lvov ; il évolua vers un nationalisme conservateur], nous donne un aperçu de la répression et de l'effusion de sang à venir : « *Il n'y a rien d'immoral à en finir avec une classe qui est en train de s'effondrer... Vous (les socialistes-révolutionnaires de gauche) vous montrerez indignés devant la terreur nue que nous appliquons contre nos ennemis de classe. Mais je peux vous assurer que dans un mois tout au plus, cette terreur prendra des formes plus effrayantes suivant le modèle des grands révolutionnaires français. Ce n'est pas la forteresse (de Pierre et Paul) mais la guillotine qui attend nos ennemis.* » (p. 78)

Petrograd a été marginalisée par le gouvernement soviétique après le transfert de la capitale à Moscou. L'administration de la vieille capitale a connu un effondrement, des ordures pourrissaient sous des tonnes de neige non déblayée, alors que le taux de chômage explosait et que sévissait une crise alimentaire. L'administration de la ville était incapable de maintenir les services publics, et la population de la ville a diminué de manière alarmante.

Rabinowitch décrit de manière saisissante les conditions de vie de tous les jours à Petrograd. La loi et l'ordre semblent avoir subi un effondrement total, il y avait des amas de cadavres dans les rues, des gangs criminels se déchaînaient sans encombre, il y avait des fusillades de masse, et, pour comble, une épidémie de choléra s'est déclenchée à la fin de l'été, et a fait plus de 12'000 victimes enregistrées. Le grand nombre de gardes armés sans entraînement et de forces de sécurité non officielles levés par les bolcheviques a encore contribué au sentiment d'anarchie dans la ville.

A Petrograd en 1918, comme sans doute dans beaucoup d'autres villes du vieil empire russe, la crise n'était pas uniquement

83

[1] Raleigh, Donald J., *Revolution on the Volga: 1917 in Saratov* (New York, 1986) ; Raleigh, Donald J., *Experiencing Russia's civil war: politics, society and revolutionary culture in Saratov, 1917-1922* (Princeton, N.J. ; Oxford, 2002) ; Figs, Orlando, *Peasant Russia, civil war: The Volga countryside in revolution* (Oxford, 1989) ; Hickey, Michael C., « Local Government and State Authority in the Provinces: Smolensk, February-June 1917 », *Slavic Review* 1996 ; 55 (4) : 863-881 ; Hickey, Michael C., « Discourses of public identity and liberalism in the February revolution: Smolensk, Spring 1917 », *Russian Review* 1996 ; 4 : 615-637 ; Hickey, Michael C., « Urban zemliachestva and rural revolution ; Petrograd and the Smolensk countryside in 1917 », *Soviet and Post Soviet Review* 1996 ; 23(3) : 142-160 ; Hickey, Michael C., « Moderate socialists and the politics of crime in revolutionary Smolensk », *Canadian-American Slavic Studies* 2001 ; 35 (2-3) : 189-218 ; Hickey, Michael C., « The rise and fall of Smolensk's moderate socialists: The politics of class and the rhetoric of crisis in 1917 », in Raleigh, Donald J. (ed.), *Provincial landscapes: Local dimensions of Soviet power, 1917-1953* (Pittsburgh, 2001), 14-35 ; Holquist, Peter, *Making war, forging revolution: Russia's continuum of crisis, 1914-1921* (Cambridge, Mass., 2002) ; Landis, Erik C., *Bandits and Partisans: The Antonov Movement in the Russian Civil War* (Pittsburgh, 2008) ; Retish, A., *Russia's Peasants in Revolution and Civil War: Citizenship, Identity and the Creation of the Soviet State, 1914-1922* (Cambridge, 2008) ; Karsch, Stefan, *Die bolschewistische Machtergreifung im Gouvernement Voronez (1917-1919)* (2006) ; Badcock, Sarah, *Politics and the people in revolutionary Russia: A Provincial History* (Cambridge, 2007).

due à la répression d'Etat et à la violence populaire. Les problèmes des administrateurs de la ville tenaient d'une part au manque d'enthousiasme pour la tâche de l'administration de la ville et d'autre part à la pénurie aiguë de personnel.

Mon propre travail a mis en évidence que la pénurie de personnel adéquat pour occuper les postes administratifs et siéger dans les comités était déjà très visible en 1917. Après octobre 1917, cette pénurie a été fortement exacerbée lorsque de nombreux socialistes modérés ont quitté l'administration, forcés ou de leur propre mouvement. Ensuite, cette pénurie a été portée à des niveaux critiques d'abord par les exigences en personnel pour l'Armée Rouge et pour les brigades de réquisition de la nourriture, puis par le transfert de la capitale à Moscou en mars 1918 et enfin par la perte chronique de membres du parti bolchevique au cours de l'année 1918. En effet, à Petrograd, le parti avait atteint environ 50'000 adhérents à son apogée en octobre 1917, mais le nombre de membres est descendu en flèche et ne comptait plus qu'environ 6000 membres en septembre 1918.

LA TRAGÉDIE DES SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES DE GAUCHE

Dans l'étude de Rabinowitch, les SR-G, si souvent marginalisés dans les histoires de la période révolutionnaire, sont montrés comme ayant eu un rôle absolument essentiel pour la consolidation bolchevique du régime soviétique. Leur trajectoire, d'abord seuls partenaires dans la coalition gouvernementale avec les bolcheviques, puis devenus leurs ennemis, est décrite vivement (en particulier dans les chapitres 10 et 11).

Le récit de Rabinowitch montre les SR-G sous un très bon jour ; il souligne d'un bout à l'autre qu'ils ont essayé de limiter et de restreindre la violence et la terreur par leur participation dans la coalition. Isaac Steinberg, le SR-G qui est devenu ministre de la Justice dans le premier gouvernement soviétique, a mené une campagne systématique pour résister à la répression politique et à la violence arbitraire et a cherché, sans succès, à superviser et à contrôler la Tcheka.

Malgré les claires divergences programmatiques qu'ils avaient avec les SR-G, les bolcheviques avaient désespérément besoin de leur personnel compétent et apprécié pour gérer les administrations en sous-effectif. Mais cet objectif commun a été définitivement ébranlé par le « soulèvement de Moscou » des SR-G. Contrairement à ce qu'ont prétendu par la suite les dirigeants bolcheviques, il s'est agi non pas d'une tentative de prise du pouvoir, mais plutôt d'une attaque contre les bolcheviques à un moment mal choisi, ce qui a déchaîné des forces oppressives pour lesquelles les SR-G étaient mal préparés, et dont ils ne se sont jamais remis.

Rabinowitch argumente que l'effondrement du partenariat entre les bolcheviques et les SR-G et la diabolisation de ceux-ci par ceux-là « a des ramifications historiques qui vont au-delà du moment où le système politique soviétique est devenu la dictature d'un parti unique. Les SR-G fournissaient au pouvoir soviétique un lien avec la campagne d'une importance critique. Si l'alliance bolcheviques-SR-G avait survécu, il semble probable que la guerre civile russe aurait été beaucoup moins tortueuse. » (p. 396)

Cette diabolisation des SR-G fait partie d'une tendance plus générale au cours de l'année 1918, celle de bloquer toutes les voix dissidentes, à la fois dans le parti et à l'extérieur. Comme je l'ai déjà évoqué, l'ouvrage souligne le rôle du contexte international de guerre dans l'escalade de violence, d'assassinats et de terreur ouverte qui se déroule au cours de ces mois. Cependant les rôles d'individus clés, en particulier Lénine et Trotsky, sont également mis en exergue dans un récit de descente dans la ter-

reur, alors que l'idéologie révolutionnaire et les modèles de comportement dictatorial ne sont pas mis en évidence.

Igal Halfin (*Intimate Enemies: Demonizing the Bolshevik Opposition, 1918-1928* Pittsburgh, 2007), dont l'approche linguistique est différente de la focalisation plus traditionnelle de Rabinowitch sur les personnalités et les motivations politiques, met en évidence une continuité claire et convaincante dans le discours bolchevique. Selon Halfin, dans le contexte du début des années 1920, les soubassements idéologiques du parti bolchevique l'ont prédisposé à des prises de positions non conciliantes et à utiliser la terreur dans la poursuite du « vrai chemin ». Il aurait été intéressant que Rabinowitch se confronte davantage à cette approche, puisqu'elle conteste dans une certaine mesure l'ascendance d'abord du contexte et ensuite des personnalités qui se dégage du récit de Rabinowitch.

Pour moi, certains des passages les plus bouleversants de ce livre émouvant et passionnant sont ceux qui décrivent la convocation et finalement la dissolution permanente de l'Assemblée constituante en janvier 1918.

Malgré les travaux de L.G. Protasov (*Vserossiskoe Uchreditel'noe sobranie. Istoriia rozhdeniia i gibeli*, Moscou, 1997), nous savons encore relativement peu du déroulement des élections pour l'Assemblée constituante, et Rabinowitch nous permet de comprendre beaucoup mieux les événements grâce à une analyse détaillée des tendances des votes et des procédures électORALES à Pétrograd.

Il nous montre comment les bolcheviques de Pétrograd ont habilement présenté un choix polarisé : soit on votait pour les bolcheviques et donc pour le pouvoir soviétique, soit on votait pour la contre-révolution (pp. 63-65). C'est cette tactique qui explique le succès électoral des bolcheviques dans cette ville.

La répression de l'Assemblée constituante nouvellement élue a été totale, même si Rabinowitch argumente de manière quelque peu ambiguë qu'en fin de compte elle serait tombée parce qu'elle manquait de soutien populaire dans la ville. Des gardes mal entraînés et mal commandés ont tiré le 5 janvier sur les manifestations de soutien à l'Assemblée constituante. C'est une des premières fois que les bolcheviques ont fait tirer arbitrairement contre une foule de manifestants non armés et inoffensifs, dont certains étaient des travailleurs.

Sa description des députés de l'Assemblée constituante alors qu'ils faisaient leur entrée dans le Palais de Tauride, encadrés de marins et de soldats bolcheviques fortement armés, convaincus qu'ils ne ressortiraient jamais vivants du bâtiment, est pleine de pathos et de puissance historique. Dans les premières heures du lendemain, indemnes mais menacés par les gardes, les députés sont repartis et sont rentrés chez eux tranquillement, mais ils ne se sont plus jamais réunis dans le Palais de Tauride.

Il est clair que l'ouvrage pose aussi des problèmes. A mon avis, ce récit sous-estime le rôle de l'idéologie et du discours révolutionnaires qui ont conduit la politique bolchevique. Par moments, le nombre très élevé de personnages secondaires qui sont introduits aux côtés des « principaux acteurs » fait que le lecteur reste essoufflé, voire déboussolé.

Cependant, en dernière analyse, ce travail est un modèle du genre pour le métier d'historien. Modestement mais implicitement, il redéfinit comment nous conceptualisons les champs de l'histoire. Les approches politique, sociale, diplomatique, de genre et, à un moindre degré, culturelle, sont réunies pour produire ce qui est incontestablement un récit définitif de la consolidation du pouvoir bolchevique à Petrograd. Nous ne pouvons que souhaiter que la retraite permettra au professeur Rabinowitch de continuer ses travaux, et qu'il continuera à travailler sur la tranche suivante, sur Petrograd en 1919. ✱